

Eglise ou théâtre

Paul Claudel

● ● ● Gérard Joulé, Lausanne

Claudel fait partie de ces auteurs qui pensent qu'on peut marier le théâtre et l'Eglise. Mariage de passion et non de raison, certes, sans quoi il n'y aurait ni drame ni théâtre. Mais mariage tout de même et à quel prix ? C'est ce que nous allons tâcher ici de montrer. Car cette idée, aujourd'hui communément admise, repose à notre sens sur un malentendu. Le théâtre *et* l'Eglise, Dieu *et* la femme. Ou : le théâtre *ou* l'Eglise, Dieu *ou* la femme. Selon la réponse qu'on donne à cette question, on est du parti de Racine ou de celui de Claudel.

Le Soulier de satin, qui vient d'être mis en scène au Grand Théâtre de Genève pour une seule journée et dans son intégralité, ressemble à une espèce de pièce montée qu'il faut voir comme on va à Guignol. La scène est l'univers : une sorte d'Amérique de conquistadors, gonflée de veine castillane. Le sujet est tout petit, tout petit : l'adultère, ressort essentiel du théâtre bourgeois, mais qui montre déjà le bout de son nez chez Racine.

Dans la comédie traditionnelle, à la fin, tout rentre dans l'ordre social : l'épouse revient à son époux et la fille à marier finit par épouser son galant, au lieu du baron qu'on aurait voulu lui imposer. Dans la tragédie, le dénouement est plus simple : la mort de la femme adultère. Claudel, lui, opte pour une solution intermédiaire : Prouhèze ne se donnera pas à son amant, mais elle l'aimera en Dieu.

En vérité, il n'y a pas de personnages dans le *Soulier*. Prouhèze est une âme qui se débat contre plusieurs parties ou projections d'elle-même. Elle n'a pas en face d'elle des individus mais des phantasmes. Son désir est double : d'une part Rodrigue, qui en est la figure positive et défendue, d'autre part Camille, qui en est la figure négative et autorisée, probablement négative parce qu'autorisée. Contre elle, les forces de censure : celle de l'époux et celle de l'Ange chargé de transmuier l'échec en oblation.

L'enjeu du conflit est le suivant : la Parole donnée peut-elle être reprise ? Cette parole est symbolisée par le soulier suspendu à l'autel de la Vierge. L'oblation, c'est-à-dire le renoncement à l'amour humain (l'amour humain défendu, l'amour humain hors du mariage) est d'ailleurs le ressort principal du théâtre claudélien. Le dénouement que propose Claudel est la sublimation (pour parler en termes freudiens). Prouhèze renonce à Rodrigue pour mieux l'aimer en Dieu - d'un amour permis. Mais aimera-t-elle Dieu ou Rodrigue, ou Dieu en Rodrigue ? C'est là l'ambiguïté du théâtre claudélien : vouloir greffer l'amour de Tristan et Iseult sur le drame chrétien.

Dans l'Evangile il n'est pas dit que Marie Madeleine aimait ses amants dans le Christ mais qu'elle les quitta pour le Christ. Et s'il lui fut pardonné, ce n'est pas parce qu'elle aimait beaucoup ses amants (*multum amavit*) mais Jésus. Ce privilège ne serait-il accordé qu'aux prostituées ? Dieu ne serait-il dans cette perspective que la sublimation du désir sexuel ? Un pis-aller ? Et que devient le mari légitime dans tout cela ? Un tel dénouement aura toutefois le mérite de plaire au plus grand nombre, pour qui le sexe a aujourd'hui remplacé Dieu, dans la mesure où Claudel semble concilier le sexe et Dieu, l'amour profane et l'amour sacré. En bon catholique qu'il est, Claudel exalte la chair, mais, en bon sadique qu'il est aussi, c'est pour mieux l'immoler. Contrairement à Racine, Claudel pensait qu'on pouvait être chrétien et homme de théâtre à la fois. Peut-être était-il plus homme de théâtre que chrétien, après tout. Claudel tombe dans l'erreur qu'il reprochait à Wagner ; d'avoir fait de *Parsifal* un simulacre de la sainte messe.

Le problème n'est donc pas d'enfermer Claudel dans le catholicisme mais d'enfermer le catholicisme dans Claudel. Faire de l'amour humain le rival de l'amour divin, c'est une hérésie dans laquelle ne sont tombés ni Rancé ni Chateaubriand ni même Baudelaire, trop soucieux qu'ils étaient de ne pas

confondre ces deux genres : éros et agape. Claudel ignorait-il ce que savaient Racine, Proust et Colette : à savoir que l'amour n'est pas un sentiment honorable ? Ou pensait-il pouvoir le « catholiser », sinon l'évangéliser, comme on croit pouvoir domestiquer une bête féroce ?

G. J.

Rodrigue et le Chinois
dans « Le Soulier
de Satin ».

